

Savoir lire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 106

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

puisqu'il était pauvre, que lui d'ailleurs payait pour eux deux, bref, qu'il serait mal de ne pas accepter ce qu'on lui offrait de bon cœur.

Mortal finit par tendre son quart et trinqua tant et si bien que, peu habitué aux boissons alcooliques, l'ivresse ne tarda pas à mettre du feu dans ses veines.

Jamais il ne s'était trouvé en pareil état. Ceux qui l'avaient vu si doux à jeun, si inoffensif, ne l'auraient pas reconnu. Il avait le vin méchant. La parole ne fut bientôt qu'à lui dans le poste. Sa voix empâtée contredisait tout le monde ; il menaçait de tout briser.

« A la fin, l'un des anciens impatienté lui dit rudement :

— Au lieu de te pocharder avec l'argent des autres pour nous embêter, tu aurais bien mieux fait de payer ton écot, espèce de bleu !

Ce fut un soufflet pour l'orgueil de Mortal.

Le jeune soldat vit rouge et bondit sur son adversaire, une bouteille à la main. Le caporal n'eut pas le temps d'intervenir.

Au paroxysme de la fureur, Mortal tira de sa poche les quatre francs qu'il se proposait d'envoyer le lendemain à sa malheureuse famille, et les jeta sur la table en s'écriant :

— Eh bien ! puisque j'ai bu, je paye à mon tour, et malheur à qui vient me dire que je suis chiche !

L'un des anciens voulut prendre l'argent pour acheter de nouvelles boissons ; le caporal qui voyait les choses prendre une mauvaise tournure s'y opposa et envoya Mortal reprendre la faction.

Une idée fatale traversa la tête du jeune soldat. Il posa son fusil dans la guérite, vauta le mur et fut chez un marchand de vin avec l'intention de rapporter au poste les boissons qu'on voulait l'empêcher de payer.

Dans l'espoir de s'attacher un nouveau client, le cabaretier commença par lui offrir un verre.

Mortal accepta avec l'empressement d'un homme ivre, et tout en buvant déclama sur ce qu'il appelait une insulte à son honneur de soldat.

Quelques individus, à l'allure suspecte buvaient à l'une des tables.

— Eh bien, dit l'un d'eux, si tes camarades sont aussi mauvais coucheurs que ça, tu serais bien bête de leur emporter à boire. Viens plutôt trinquer avec nous tu seras en bonne compagnie, on se divertira un brin.

Le jeune soldat prit le siège qu'on lui tendait et dépensa ses quatre francs et peu de temps. Puis on l'engagea dans une partie de cartes. Il n'avait jamais joué et perdit un argent qu'il n'avait pas. Quand on le lui réclama, il jeta sa bourse vide sur la table. Une dispute s'en suivit, des paroles on en vint aux coups, un agent de police fut appelé et emmena le soldat au commissariat.

Le lendemain, Mortal était sous les verrous, en prévention de conseil de guerre pour avoir abandonné son poste et fait du scandale dans un cabaret.

III

Une lettre pour vous, mame Mortal.

La mère du soldat prit l'enveloppe que lui tenait le facteur arrêté devant la porte.

— Ça doit être du p'tit, fit-elle après avoir regardé l'écriture.

Elle rentra vite à la maison ; et toute la famille connut bientôt l'affreuse situation

de celui qu'elle attendait pour remettre un peu de bien-être au foyer.

Il pleurait douloureusement sur sa faute, le pauvre garçon. Hélas, il ne restait aucun espoir de salut, le règlement était là, bourreau que rien n'attendrait. L'infraction avait été commise, il fallait subir la peine.

Ce fut un rude coup pour les pauvres gens ; la nuit se passa dans les larmes.

Au matin, la mère n'y tint plus.

— Non ! s'écria-t-elle, ils ne me prendront pas mon p'tit. Je vais aller là bas, je le sauverai !

Pas d'argent, l'armoire était vide.

La malheureuse femme resta anéantie.

Soudain, elle se lève, prends un bonnet blanc, endosse sa capote à longs plis et va trouver le maire.

C'était un homme de grand cœur, bon au miséreux.

Il fut d'autant plus touché de sa douleur qu'il avait été soldat en son temps et se rendait parfaitement compte de la gravité de la situation dans laquelle se trouvait Mortal.

Il hocha tristement la tête, tira une pièce d'or de son secrétaire et la tendit à la mère en disant :

— Allez voir votre enfant, peut être parviendrez vous à attirer sur lui l'indulgence de ses chefs. Je vais d'ailleurs écrire une lettre, vous la remettrez au colonel.

IV

Exténuée par la fatigue du voyage, se traînant avec peine, la mère du soldat a été introduite dans la salle des rapports, et le colonel, après lecture de la lettre, a donné l'ordre d'amener le prisonnier.

Mortal arrive entre quatre hommes baïonnette au canon. Il est pâle, amaigri, les yeux cernés, méconnaissable.

— Mon p'tit, s'écrie la pauvre femme en le pressant dans ses bras.

— Ma mère !

On n'entend plus que les sanglots de deux cœurs torturés par une même souffrance.

Au bout d'un instant, ne voulant pas laisser se prolonger cette scène pénible, le colonel commande au caporal de reconduire le prisonnier à sa cellule.

Mais la mère ne veut pas abandonner déjà son fils à l'affreuse situation qui l'attend.

— Monsieur, gémit-elle en tombant aux pieds du colonel, je vous en supplie, laissez-moi mon enfant, pardonnez-lui. Mes pauvres filles n'ont pas de pain, là-bas, lui seul peut leur en donner, laissez le moi ! laissez-le moi !

— Je le voudrais, madame, mais l'affaire est en haut lieu maintenant, il n'est plus en mon pouvoir de l'étouffer. Je vous promets de faire tous mes efforts pour atténuer la faute ; néanmoins votre fils ne sera pas condamné à moins de deux ans de prison.

Le coup fut trop rude pour la malheureuse. Elle s'élança vers Mortal qu'on emmenait, mais s'affaissa tout à coup, en s'écriant douloureusement :

— Mon p'tit ! Ils me prennent mon p'tit !...

On s'empresse autour d'elle. Un médecin-major qui se trouvait là déclara qu'elle était tombée en paralysie.

Par la lucarne de la cellule, Mortal la vit transporter mourante à l'hôpital, sur un brancard.

Et quand le triste cortège eut disparu, il se laissa tomber sur son lit de camp, en proie au plus violent désespoir.

— Dire que c'est ma faute, se répétait-il en tremblant, ma faute !

Sylvain DÉGLANTINE.

Savoir lire

Comment doit-on lire ? En vérité, je me le demande encore après quarante ans de professorat. Ne croyez pas que je veuille examiner la question ou les questions de « l'art de la lecture », de cet art auquel le bon Legouvé avait consacré les trois quarts de sa vie qui fut à peu près d'un siècle. Cela est bien démodé, et je ne crois pas que nulle part on y songe encore.

L'excellent homme avait inventé une chose épouvantable. Il lisait bien, lui, personnellement, quoique trop en acteur ; mais il avait inventé l'art de lire artificiellement.

Entre ses mains, ou, si vous voulez, entre ses lèvres, c'était supportable ; ce n'était même pas sans agrément ; mais dans la bouche de ses disciples, c'était horrible. J'en entends encore un. Comme, parmi les multiples préceptes de Legouvé, le plus important, l'essentiel était : « saisir le mot de valeur et le mettre en relief, mon disciple, je veux dire celui de Legouvé, s'appliquait fermement à saisir le mot de valeur et à l'asséner au travers de la figure de ses auditeurs. Et, par ainsi, disant les « les Prunes » d'Alphonse Daudet, qui avaient, je ne sais pourquoi, à cette époque, une vogue extraordinaire, il commençait ainsi :

Mon oncle avait un GRAND jardin
Et MOI, j'avais une cousine

Qu'est-ce qui lui avait dit que *grand* était le « mot de valeur du premier vers et que *moi* était le mot de valeur du second, je n'en sais rien ; ces choses là doivent se sentir ; mais il gonflait le mot *grand* comme un ballon et le mot *moi* comme un pneu de bicyclette.

Et cela continuait jusqu'à la fin avec un mot de valeur par chaque vers. Cela faisait grincer des dents. C'est depuis ce temps-là que je n'ai pas pu souffrir les « Prunes » d'Alphonse Daudet, que, du reste, auparavant, je n'aimais pas.

Donc ce n'est pas de cela que je veux vous parler. Chacun doit lire selon son tempérament et selon son intelligence, et s'il est intelligent et parle d'une façon distincte, il lira bien. Mais il y a autre chose. Comment faut-il lire aux élèves les textes classiques, c'est à-dire dans quelle mesure et selon quel sectionnement faut-il les lire ? Faut-il les lire d'une seule tenue ou faut-il les couper pour y intercaler des commentaires ? Faut-il faire les commentaires après tout le morceau lu ; ou faut-il faire précéder de commentaires le morceau à lire, ou faut-il, toutes les dix ou quinze lignes lues, introduire les réflexions ?

Tous ces systèmes ont du bon et ont du mauvais. A première vue, par exemple, vous devez trouver absurde celui qui consiste à mettre le commentaire *avant* et le texte *après*. Eh bien ! Il peut se défendre. Sarcy me disait (et ils'agissait d'un public d'adultes) : « Traduisez avant de lire, toujours *avant*. C'est à cette seule condition que le public comprendra. Jeté dans le texte, il n'y entend rien. Il faut d'abord lui donner une idée du texte en langage de maintenant, en mauvais langage, et, ensuite, dans ce moule, pour ainsi parler, il reçoit le texte ancien ; et il y a quelque chose en lui pour le saisir. »

Il y a beaucoup de vrai dans cette méthode que l'expérience avait enseignée au bonhomme. L'inconvénient, c'est que le *texte vrai* venant après le *texte inventé* par vous paraît une répétition et peut, par les enfants surtout, n'être pas écouté. Ne nous dis-mulons pas cet inconvénient ou ce danger.

Autre méthode : lire *tout le morceau du jour*, une fable de La Fontaine, par exemple, ou une page de Bossuet et l'expliquer ensuite. Le bon de ceci, c'est que vous aurez d'abord jeté à l'oreille et à l'esprit de l'enfant l'ensemble du morceau et qu'il aura, chose essentielle, une sensation ou impression d'ensemble. Très bon cela. Seulement, le commentaire portant sur tout le morceau aura quelque chose de vague, de général au moins et de trop synthétique; ou, si vous allez chercher quelques détails pour les mettre en lumière et en faire sentir la beauté, en expliquer le sens, vous avez comme l'air de pêcher à la ligne. Encore une méthode qui a du bon et du mauvais.

Enfin — je suppose encore — vous lisez dix lignes par dix lignes. Fort bien; c'est encore la méthode la plus naturelle. C'est lire avec l'enfant et, quand il devrait avoir une idée, ou quand il l'a, la lui suggérer, ou compléter celle qu'il commence à avoir. C'est tout à fait lire et penser avec lui. Oui; mais avec ce procédé, c'est l'ensemble qui échappe complètement ou qui peut échapper, et voilà le mauvais côté de la méthode. C'est une espèce de morcelage; qui ne laisse dans l'esprit de l'enfant que des idées de détail et que de menues sensations de goût. Tirez-vous de là! Rien n'est plus difficile.

Je vous vois venir : « Une conciliation des trois méthodes... » Très juste : 1. donner une idée générale de tout le morceau, l'introduire, pour ainsi parler, auprès du public; 2. l'expliquer phrase par phrase en le faisant entendre, ce qui est l'essentiel, et en le faisant admirer par la mise en relief des plus belles choses qu'il contient; 3. le relire en entier sans une seule interruption et mettre ensuite en vive lumière l'idée générale qu'il contient. Rien de mieux, évidemment, et c'est ceci, en somme, que je recommande.

Seulement je reconnais que pour nos Français, si vifs et toujours pressés, c'est beaucoup insister. L'élève aura la sensation qu'on lui aura lu trois fois le passage et peut-être à la troisième, et peut-être même à la deuxième, il n'écouterait plus. Ah! que c'est difficile!

La vérité est qu'il y a une méthode pour chaque chose qu'on lit. Selon la chose qu'on lit, une des méthodes précédemment indiquées est la bonne et est nécessaire et suffisante, ou encore c'est la combinaison des trois méthodes qui est indiquée.

Vous lisez une épigramme : il est à peu près nécessaire que vous employiez la méthode n° 1 et elle seule. Vous introduisez l'épigramme en la donnant vous-même, en prose, à moitié ou aux trois quarts; puis vous la lisez; puis vous n'ajoutez rien du tout, une épigramme délayée étant insipide.

Vous lisez une fable de La Fontaine; vous la sectionnez raisonnablement, selon que vous jugez qu'elle se compose de deux ou trois parties. Chacune de ces sections, vous la lisez entière; puis vous la commentez; et enfin de la fable en son ensemble, vous donnez l'idée générale.

Vous lisez une dissertation un peu difficile. Ici, c'est la combinaison des trois méthodes, dans la mesure que vous jugerez convenable et selon la force d'attention que

vous supposez à vos disciples, qui s'impose nécessairement à vous.

Il n'y a donc pas de science toute faite, il n'y a donc pas de recette pour lire un texte; il y a un art, très souple, ou qui doit être souple, très variable et qui doit être très varié, pour lire différents textes, et c'est l'intelligence que vous aurez de chaque texte qui doit vous guider.

De quelle manière le texte de ce jour doit-il être manié, c'est ce que vous devez vous demander tous les matins. Il n'y a pas, du reste, d'exercice plus utile ni plus fécond pour l'esprit.

« Et maintenant, me direz-vous, nous voyons quelques linéaments de l'art de lire; mais l'art de faire lire l'élève, qu'en pensez-vous? » — Ah! celui-ci, mes amis, j'estime qu'il dépasse mes forces de vous renseigner sur lui, même à moitié. Faire lire et faire expliquer les élèves, on y réussit parfois, mais comment y réussit-on? Je veux être mis tout de suite à la retraite si je le sais. Il n'y a rien de plus malaisé.

Après tout, il est probable que le meilleur moyen de leur apprendre à lire, c'est de lire bien devant eux. Et c'est la grâce que je vous souhaite.

Emile FAUDET,
de l'Académie française.



Menus propos

Une forêt qui marche. — Un bizarre phénomène, qui inspire les plus vives inquiétudes aux populations, vient de se produire, comme de Raulhac en France. A la suite de pluies torrentielles un énorme glissement de terrains, d'un volume de plusieurs millions de mètres cubes, s'est effectué entre Raulhac et Mur de Barrez. Une partie de la forêt, située près de Combrieu, a été entraînée sur une distance de près de 250 mètres, obstruant la grand-route par endroits.

Phénomène bizarre; les arbres sont restés debout et le terrain, tout en faisant un gigantesque pas en avant, n'a presque pas subi de déformations. Une équipe d'ouvriers sous les ordres du service des ponts et chaussées, répare la route.

On craint d'autres éboulements.

* * *

Curieuses expériences. — On fait quelque bruit autour de curieuses expériences de végétation instantanée faites devant plusieurs personnes par le comte de Sarâk, qui appartient à la secte des yogui, fanatiques hindous.

Le comte de Sarâk prend de la terre, que les assistants peuvent examiner et remuer à leur gré. On étend cette terre sur une table. L'un des assistants y fait des trous avec une tige de crayon, et dans chaque trou, on met un grain de blé tout ordinaire; puis on recouvre les trous et l'on arrose la terre. Le yogui, en grande robe blanche, s'approche alors et fait des passes au-dessus et en dessous de la terre ensemencée; il entre en de véritables transes, la sueur ruisselle sur son visage. Et alors voici que les grains germent, percent la terre et que des brins d'herbe verte apparaissent: en huit minutes, la petite prairie en réduction est constituée.

Ces expériences ne sont pas nouvelles. Les Derviches et les Japonais en font d'analogues... Nous en avons eu des spécimens lors de nos expositions universelles. D'où pro-

vient cette étrange force végétative? On constate le fait sans pouvoir l'expliquer.

* * *

Le million des Garibaldiens. — A l'occasion du centenaire de la naissance de Garibaldi le gouvernement italien a décidé de partager un million entre tous les Garibaldiens. Il faut dire que le gouvernement croyait que les survivants de l'armée de Garibaldi étaient peu nombreux... Erreur! Vingt sept mille cinq cents personnes ont déjà fait connaître leur intention de réclamer une part du gâteau.

Dix mille candidats ont déjà vu légitimer leurs prétentions. Si bien que les Garibaldiens toucheront à peine cinquante francs chacun. Et ils sont furieux, les Garibaldiens!

Mais n'est-il pas curieux après avoir été au nombre de mille, venus d'Italie ou d'ailleurs — cela se passant il y a cinquante ans — les Garibaldiens sont aujourd'hui vingt-sept mille?

C'est d'ailleurs l'histoire de nos « victimes du coup d'Etat ».

* * *

Une valise diplomatique. — A l'arrivée du rapide de Paris, il s'est produit, sur le quai de la gare Saint Jean, à Bordeaux, un petit incident qui a mis un instant en émoi le personnel des postes et de la compagnie. Dans l'un des fourgons des postes se trouvait une valise diplomatique expédiée à Madrid.

Elle se composait du sac de cuir contenant des documents importants et d'un autre sac annexe.

Ce dernier, ayant été posé sur la voie, fut éventré par une locomotive en manœuvre. On se disposait à recueillir soigneusement les documents contenus dans le sac, quand on s'aperçut que celui-ci renfermait des jouets, des livres d'étrennes, des bonbons et des polichinelles.

Le tout fut précieusement remis dans un autre sac, qui prit enfin la direction de Madrid.

Voilà donc ce que contiennent les valises diplomatiques! Mais ne savions-nous pas que, le plus souvent, ces mystérieuses valises ne servent qu'à faire passer des cigares en contrebande?

* * *

Les loisirs d'un mendiant. — Une amusante histoire de chasse : Deux Pandores en balade se trouvent soudain nez à nez au tournant d'une route avec deux messieurs, plutôt odorants, dont l'un, porteur d'un fusil, a tiré à l'instant même sur un capucin que son compère empoche.

— Ah ça! se récrie le brigadier stupéfait, en flairant le fusillot; mais vous êtes bien Huntel, inscrit au bureau de bienfaisance?

— Parfaitement.

— Voulez-vous me montrer votre permis de chasse, s. v. p.?

Le voici.

— Et cet individu qui accompagne, quel est-il?

— Mon porte carnier.



Passe-temps

Solution du N° du 4 janvier 1908.

Devise : C'est l'admiration (la demi ration).



Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.